

avant que les troupes françaises eussent eu le temps de les attaquer. On entra dans la ville ; on prit six mauvaises pièces de canon , que les paysans avaient déterrées et montées, et dont ils ne savaient pas se servir. Verdier fit quelques exemples , rétablit les autorités et rentra à Vitoria.

Pour tenir Vitoria pendant l'absence des troupes françaises, on avait rappelé dans cette ville deux faibles régimens portugais. L'esprit qui animait les soldats de cette nation, leurs désertions continuelles, le mécontentement que ne dissimulait pas assez l'adresse des chefs, prouvèrent aux Français qu'ils ne pouvaient pas compter sur eux, que si l'on retenait en Espagne de pareilles troupes, on ne pouvait les employer que pressées entre des bataillons français, et qu'il fallait se garder de leur confier des postes isolés.

LE mouvement insurrectionnel de la province de Santander devait alarmer l'Empe-

reur ; il n'ignorait pas qu'il y avait des armemens et des rassemblemens de troupes dans les ports de l'Angleterre. Le ministère britannique cherchait en Espagne le point où les Français seraient le plus facilement et le plus profondément vulnérables. Les Asturies et les provinces de montagnes présentaient des chances séduisantes. On avait envoyé des officiers anglais explorer le pays et agiter l'opinion. Les ports de Santander et de Santoña présentent des asiles excellens pour les flottes. Une épaisse chaîne de hautes montagnes sépare cette province de celle de Burgos. La grande route de Santander à Burgos, par Reynosa, est praticable pour les voitures. Une fois parvenu à Reynosa, la Castille est ouverte. Une population active, laborieuse, ne demandait que des secours et des armes. L'évêque de Santander, don Rafael Mendez de Luarca ¹,

¹ Riche comme tous les évêques d'Espagne, il ne dépensait pas 300 piastres par an pour lui. Homme saint, sévère à lui-même, révééré de tous.

s'était mis à la tête des révoltés. Sous les étendards d'un pareil chef, paysans, prêtres, nobles, tous devinrent soldats de la patrie.

Non content d'avoir soulevé la province, l'évêque de Santander jeta des partis de l'autre côté des montagnes, pour propager l'insurrection. Bientôt les avant-postes des Espagnols eurent dépassé Reynosa. Ils retranchèrent et garnirent de canons les défilés de la Hoz, sur la grande route; ils mirent en état de défense la Venta del Puerto del Escudo, un des passages principaux de la grande chaîne de montagnes, sur l'autre chemin de Burgos à Santander, par Trambas Mestas et Vargas. Ils établirent aussi des canons au Puerto de las Tomos, sur la route de Santoña à Burgos, entre la Nestosa et Espinosa de los Monteros.

L'Empereur ordonna d'envoyer à Santander un corps de troupes assez considérable pour faire rentrer la province dans l'ordre, et pour l'occuper ensuite militairement.

Le général de division Merle partit le 2 juin de Burgos, avec six bataillons, deux cents chevaux, huit bouches à feu et huit jours de biscuit. Il arriva le 5 à Reynosa. Les Espagnols ne l'avaient pas attendu. Leur avant-garde, qui était venue jusqu'à Canduela avec quatre pièces de canon, se retira à l'approche des Français, et traversa rapidement Reynosa, après avoir enlevé l'argent des caisses publiques et les vivres qu'ils avaient amassés.

Le général Merle se préparait à continuer son mouvement sur Santander; il reçut l'ordre de s'arrêter. Valladolid était insurgé. Une masse nombreuse de paysans avait pris les armes. Quelques soldats de troupes de ligne, le régiment de la Reine cavalerie formaient le noyau de l'armée. Le capitaine-général de la province avait résisté quelque temps au mouvement, et avait dû ensuite le diriger, afin de ne pas en être victime. Valladolid est la ville la plus importante du nord de l'Espagne. Val-

Valladolid a une population de vingt-cinq mille âmes. Une cathédrale, quinze paroisses, cinq succursales, quarante-six couvens, vingt-sept établissemens de charité et d'instruction confiés au clergé, indiquent assez l'énorme influence de ce corps. On y pourrait lever un régiment de prêtres. Cette ville est la résidence du capitaine-général de la Vieille-Castille et de la chancellerie, première cour de justice de la monarchie. Vingt-cinq mille habitans sont parsemés dans une enceinte qui en renfermait autrefois cent mille. Le vide est rempli par les souvenirs. L'insurrection, gagnant de proche en proche, enveloppait Burgos et coupait la communication avec Madrid. Le maréchal Bessières jugea que le mal était plus urgent de ce côté que vers Santander, et qu'il fallait ajourner cette dernière expédition.

LE général de division Lasalle reçut l'ordre de marcher sur Valladolid avec quatre ba-

taillons, sept cents chevaux du 10^e de hussards et du 22^e de chasseurs à cheval et six pièces de canon. Le 5 juin, il partit de Burgos; le 6, au soir, il arriva devant Torrequemada. Cette grande bourgade est située sur la rive droite de la Pisuerga. La rive gauche est découverte et dominée. On passe la Pisuerga sur un pont de pierre long de quatre cents toises. Cinq cents paysans armés occupaient les maisons et l'église de Torrequemada. Ils avaient barré le pont avec des chaînes et des charrettes. L'avant-garde du général Lasalle, composée d'une compagnie de voltigeurs et de cinquante chevaux, ne fut pas arrêtée par le feu incertain et mal dirigé des paysans. L'infanterie se précipita sur le pont au pas de course, brisa le barrage, jeta les charrettes dans la rivière, et enleva la bourgade. Les paysans prirent la fuite. La cavalerie en sabra un grand nombre. Les Français eurent deux blessés. Torrequemada fut saccagée et brûlée.

Les usages de la guerre autorisaient ce trai-

tément cruel : peut-être était-il nécessaire de déployer au commencement une rigueur salutaire, pour arrêter le mal dans sa source. Dans ces guerres contre les populations armées, la fureur du soldat est toujours entraînée au-delà de la volonté du général. Autant il est disposé à la générosité envers ceux qui font le même métier que lui, autant il est cruel pour les paysans armés : ce n'est pas un sentiment aveugle qui l'anime, c'est au contraire une appréciation exacte de la disparité des moyens, de l'espèce de trahison, et du sort affreux qu'une pareille situation lui prépare. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de maintenir la discipline contre de pareilles résistances. La destruction de Torrequemada fut un malheur pour l'armée française. Cette ville était importante, à cause du pont de la Pisuerga; elle devait être occupée longtemps. En la détruisant, les Français se sont privés, pendant toute la guerre, des ressources qu'elle leur eût procurées. A la guerre

plus encore que dans la vie commune, le mal retombe le plus souvent sur ses auteurs. Quand la morale ne défendrait pas des crimes inutiles, il faudrait encore les empêcher, dans l'intérêt de ceux que l'ignorance et la passion portent à les commettre. A la guerre, les crimes sont presque toujours des fautes.

Le 7, les troupes du général Lasalle arrivèrent à Palencia. Le sac et l'incendie de Torquemada avaient porté la terreur dans cette ville. Trois ou quatre mille Espagnols, commandés par le maréchal-de-camp don Diégo Tordesillas, se hâtèrent de prendre le chemin de Léon. L'évêque de Palencia demanda grâce pour sa ville. Plusieurs officiers et soldats français, arrêtés au moment de l'insurrection, avaient été arrachés par le clergé à la fureur du peuple. Les Français entrèrent dans la ville en amis; ils désarmèrent les habitants de la province.

LE général espagnol Cuesta occupait l'ex-

cellente position de Cabezon , à deux lieues de Valladolid. Il avait réuni sur ce point cinq ou six mille paysans armés et un millier de soldats , dont quelques gardes-du-corps , un détachement de trois cents cavaliers du régiment de la Reine cavalerie. Quelques hommes échappés au désastre de Ségovie avaient grossi son corps d'armée. Au lieu de détruire ou au moins de barrer le pont sur la Pisuerga et de prendre position à la rive gauche, le général Cuesta avait établi ses troupes sur la rive droite , ayant par conséquent le défilé à dos. Quatre pièces de canon défendaient le passage du pont. On peut assurer qu'avec une disposition pareille les meilleures troupes auraient été battues. Que ne devaient pas redouter des hommes sans expérience, et qui n'avaient d'autre talent que leur dévouement et leur patriotisme!

LE maréchal Bessièrès, voulant écraser l'insurrection , et jugeant que Valladolid était le

principal foyer, ne voulut pas faire une demi-opération. La division du général Merle reçut l'ordre de quitter Reynosa, et de venir appuyer les opérations du général Lasalle. En attendant les renforts, celui-ci envoya au général Cuesta l'invitation de mettre bas les armes, et aux autorités civiles de Valladolid la sommation de reconnaître l'autorité française, avec la promesse de traiter les habitans avec clémence : les deux lettres restèrent sans réponse. Ceux qui les portaient furent maltraités. Peut-être auraient-ils péri, si on n'avait pas eu soin de choisir des ecclésiastiques pour remplir cette mission.

Le 11, les deux divisions françaises se réunissent à Dueñas, petite ville située à six lieues de Valladolid, au-dessous de la jonction du Carrion avec la Pisuerga. Les généraux arrêtent le plan d'attaque de la position de Cabazon. Il est convenu que la division du général Lasalle marchera par la grande route de Valladolid, et attaquera les Espagnols de front;

que la division du général Merle se portera sur Cigalès, Fuensaldaña et Zaratas, afin de leur couper le chemin de Léon. Les dispositions du général Cuesta, sur la rive droite de la Pisuerga, devant Cabezon, autorisaient à supposer qu'il avait le projet de faire retraite vers cette ville.

Le 12, à six heures du matin, les deux divisions se mirent en marche, chacune dans la direction convenue. Un avant-poste de cinquante chevaux espagnols, placé à la Venta de Trigueros, se replia à l'approche des troupes françaises. Le général Lasalle déploie sa cavalerie, et la fait avancer en bataille sur le plateau qui est à droite de la route. L'infanterie est formée en deux colonnes, dont l'une marche droit vers le pont, tandis que l'autre s'avance à couvert le long de la Pisuerga, masquée par le couvent de Palazuelos. Le feu des tirailleurs s'engage. Six pièces de canon se mettent en batterie devant le pont de Cabezon, et l'enfilent dans toute sa longueur. L'artillerie

espagnole, mal outillée et mal servie, répond faiblement au feu de l'artillerie française. Le chef d'escadron Wattiez, à la tête de cinquante chevaux, et soutenu par un bataillon, se prépare à charger les pièces. Les Espagnols s'en aperçoivent, s'ébranlent et prennent la fuite. Ceux qui étaient sur la rive droite de la Pisuerga repassent le pont en désordre. Vingt chasseurs à cheval du 22^e traversent cette foule, vont au pont, et enlèvent les quatre pièces de canon, après avoir sabré les canonniers sur leurs pièces. Le mouvement est suivi par l'infanterie. Les voltigeurs accourent presque aussi vite que les chevaux. Les Espagnols essaient encore une faible résistance sur les hauteurs en arrière de Cabezon. On les attaque. Leur cavalerie prend la fuite; cinq ou six cents paysans sont sabrés. Il s'en était déjà noyé un grand nombre dans la Pisuerga. Outre les quatre pièces de canon, quatre mille fusils restent sur le champ de bataille.

Aux premiers coups de fusil, la division du

général Merle quitta la route de Cigalès, où il n'y avait pas d'ennemis, fit tête de colonne à gauche, rejoignit la division du général Lassalle, et prit part à la poursuite des Espagnols.

Cette action, conduite avec résolution et audace, coûta aux Français douze hommes tués et trente blessés. La position de Cabezon attaquée de front, et défendue par de bonnes troupes, eût été inexpugnable. Mais les levées de l'insurrection étaient impuissantes contre des troupes régulières. Bien insensés étaient ceux qui arguaient de cette infériorité reconnue, pour en conclure que la conquête de l'Espagne était facile.

Les généraux français arrêtaient leurs troupes à une lieue de Valladolid. Ils ne voulaient pas que la chaleur de la poursuite donnât lieu au pillage de cette ville. Le maréchal Bessières leur avait recommandé de traiter avec générosité les officiers et les soldats des troupes réglées, et surtout d'épargner Valladolid.

L'exemple de Torrequemada suffisait pour imprimer un effroi salutaire.

A quatre heures du soir, les principaux habitans de Valladolid, ayant à leur tête l'évêque et les membres de la chancellerie, vinrent au-devant du vainqueur, mettant eux et leurs concitoyens à sa discrétion. Les troupes françaises prirent possession de la ville.

Les journées du 13, du 14 et du 15 furent employées à enlever de l'arsenal les canons, les fusils et les munitions qu'on y trouva, à désarmer les habitans, et à diriger sur Burgos cinquante otages pris parmi les hommes les plus influens par leur naissance, leurs emplois, leur caractère ou leurs richesses.

Ni la rigueur ni la clémence ne servaient à rien. La proclamation de Joseph Napoléon, roi d'Espagne et des Indes, ne pouvait pas améliorer l'opinion. Partout où les armes françaises se portaient, les généraux forçaient les membres des autorités à prêter serment au

nouveau roi. Les villes lui envoyaient des députations; le clergé chantait des *Te Deum*; les insurgés étaient battus, mais non l'insurrection. On dut bientôt étendre à toutes les provinces du nord de l'Espagne la mesure du désarmement. Elle acheva d'irriter des hommes fiers. Les soldats du régiment de Calatrava, en garnison à Burgos, désertaient tous les jours; il fallut le dissoudre. Les routes devenaient moins sûres. Des soldats isolés, des porteurs de dépêches étaient assassinés. Le maréchal Bessières dut prendre des mesures civiles de police. Les moines, les curés, les alcaldes furent rendus responsables de désordres qu'ils n'avaient pas, le plus souvent, le pouvoir de prévenir ou d'empêcher.

L'EXPÉDITION de Santander n'avait été que retardée par le mouvement sur Valladolid. Le maréchal Bessières donna des ordres pour la reprendre. Les insurgés étaient revenus en grand nombre à Reynosa. Ils avaient poussé

des troupes jusqu'à Aguilar de Campo et Herrera.

Le 16, le général de division Lasalle évacua Valladolid, et vint prendre poste à Palencia, derrière le Carrion. Il fut chargé de couvrir Burgos avec deux bataillons, deux régimens de cavalerie et quatre pièces de canon. Il eut pour instruction d'avoir l'œil ouvert sur Benavente et Medina de Rio-Seco, où le général Cuesta s'était retiré après le désastre de Valladolid; de conserver sa communication avec le général Merle, qui se portait à Santander; et, dans le cas où l'ennemi se présenterait, de se retirer sans combattre.

Le général de division Merle partit le 15 de Valladolid, et arriva le 20 à Reynosa, sans avoir éprouvé de résistance. Il avait avec lui dix bataillons, cent chevaux et dix pièces de canon.

Le général de brigade Ducos partit le 16 de Miranda del Ebro avec quatre bataillons et cinquante chevaux. Il se dirigea par Frias

et Soncillo. Le 20, il arriva au pied du Puerto del Escudo.

Les insurgés espagnols attendaient les Français. Ils étaient préparés à défendre la Venta del Escudo. Leurs masses étaient disposées sur les montagnes et dans les défilés continuels où passe la grande route entre Reynosa et Barcena de Pic de Concha. Huit cents hommes, avec deux pièces de canon de 18, étaient postés près de Lantueno. Un autre corps de la même force était posté au coude de la grande route, entre Pesquera et la Venta de Bierna.

Le général Merle laissa son canon à Reynosa, sous la garde de deux bataillons. Il ne pouvait que l'embarrasser dans la marche qu'il allait faire. Le 21, à la pointe du jour, il mit le reste de ses troupes en mouvement. Deux colonnes, de trois bataillons chacune, gravirent les montagnes de droite et de gauche, et suivirent les crêtes. Le général marcha avec deux bataillons par la grande route. Arrivé à

Lantueno, il essuya quelques coups de canon et de fusil. On battit la charge. Les deux pièces de 18 furent prises. Les Espagnols s'enfuirent. Les colonnes des ailes culbutèrent tout ce qui se présenta à elles. Cinq compagnies détachées en tirailleurs suffirent pour mettre en déroute le corps d'insurgés posté près de la Venta de Bierna. Les trois colonnes françaises se réunirent le soir à Barcena de Pic de Concha.

Le même jour, le général Ducos emporta la forte position du Puerto del Escudo, où il y avait deux mille insurgés et quatre pièces de canon.

Le 22, le général Merle continua à marcher sur trois colonnes. Entre las Fraguas et Somahoz, le chemin est creusé dans le rocher pendant l'espace d'un quart de lieue; d'un côté s'élève une montagne à pic, de l'autre s'abaisse un précipice, au fond duquel coule le Besaya. Les Espagnols avaient barré le défilé par un énorme abattis de deux cents pieds

de profondeur. Deux pièces de 4 et un corps de troupes étaient placés en arrière pour le défendre. Les Espagnols, voyant les progrès que faisaient les colonnes de droite et de gauche sur leurs flancs et derrière eux, n'attendirent pas une attaque de front. Ils se retirèrent en grande hâte pendant que les Français détruisaient l'abattis. Le général Merle réunit ses troupes à Somahoz, et les conduisit le même jour à Torre-Lavega.

Le 23, il entra dans Santander. La brigade du général Ducos arrivait en même temps dans cette ville par le chemin de Puerto del Escudo et Trambas Mestas.

L'évêque de Santander et la Junte insurrectionnelle s'étaient sauvés dans les Asturies. Le vaisseau de guerre anglais *le Cosaque*, qui avait paru devant la rade deux jours auparavant, débarqua un détachement pour faire sauter et enclouer les pièces de canon qui défendaient l'entrée du port. L'avant-garde française le força à se rembarquer. Sans qu'il y

eût eu de sang répandu, le corps de l'insurrection était dissous.

La journée du 2 mai avait retenti dans l'Aragon¹. Les Aragonais, long-temps ennemis des Castellans, et toujours leurs rivaux, lutèrent avec eux d'amour pour la patrie et de fidélité à leur prince malheureux. Ils s'étaient honorés, au commencement du dix-huitième siècle, en combattant contre les Bourbons; ils se sont immortalisés au commencement du dix-neuvième en combattant pour eux. Sarra- goce se leva. Des chefs pusillanimes se trouvèrent incapables de diriger un peuple où toutes les passions étaient en jeu... Vingt mille citoyens proclamèrent, le 29 mai, don Josef Revollo de Palafox capitaine-général de la province. Palafox appartenait à une des plus

¹ Traité par les Bourbons comme provinces conquises, il s'y était conservé de la haine, et on appelait encore *parti aragonais* le parti des mécontents.

anciennes familles et des plus honorées de l'Aragon. Très-jeune, beau, dépourvu d'expérience, n'ayant que le talent de jouer de la guitare, de danser et de bien monter à cheval, brigadier des gardes-du-corps, il n'avait d'autre titre à la confiance du peuple que sa fidélité envers Ferdinand VII qu'il avait accompagné à Bayonne. On le regardait comme dépositaire des dernières volontés royales. On ne lui connaissait encore aucune capacité; on ne lui supposait aucune énergie. Mais Palafox se montra digne de la confiance du peuple; il fit cesser à l'instant toutes les convulsions populaires, et manifesta le sentiment profond de sa dignité et de ses devoirs. Il avait été nommé par inspiration, et justifia l'ancien adage : *Vox populi, vox Dei*.

Le royaume d'Aragon était dépourvu de troupes de ligne, d'armes et de munitions. Tout fut créé par le patriotisme et la soif de la vengeance. Le capitaine-général appela les officiers et les soldats en retraite; ils formè-

rent, avec quelques débris de troupes de ligne, le noyau de l'armée d'Aragon. Les soldats déserteurs du pays occupé par les Français vinrent s'enrôler dans les nouveaux cadres. Il en vint de Madrid et de Pampelune. Des officiers du génie vinrent de l'école d'Alcala où ils étaient employés à l'instruction. Des bataillons nouveaux furent créés. Les étudiants y furent inscrits. On donna à ces corps le nom de *tercios*, sous lequel les fameuses bandes espagnoles ont, dans le seizième siècle, rempli l'Italie de leur nom. On organisa un équipage d'artillerie de seize bouches à feu. On rassembla les fusils qui étaient à l'arsenal et les armes existantes dans le pays. On fabriqua des piques. On tira de la poudre de la manufacture de Villa-Feliche.

Une force si grande, organisée avec tant de rapidité à trente lieues de la frontière de France, attaqua par ses fondemens l'édifice que Napoléon voulait élever en Espagne. L'Empereur n'attendit pas, pour éteindre l'in-

ce, que la flamme eût gagné les Pyrénées. Il ordonna au général de brigade Lefebvre-Desnouettes de marcher contre Sarragoce, avec cinq mille hommes d'infanterie, huit cents chevaux et quelques pièces de canon de bataille.

Le corps du général Lefebvre-Desnouettes se rassembla à Pampelune. Le 1^{er} et le 2^e régiment de la Vistule formaient le tiers de son infanterie. Sa cavalerie consistait presque en entier en un régiment de lanciers polonais. Le général Lefebvre-Desnouettes conduisait avec lui quelques pièces de canon de bataille. Qui eût pu croire qu'une cité de cinquante mille âmes de population et non fortifiée pût soutenir un siège ?

Il se présenta le 7 devant Tudela. Le général Palafox, instruit de sa marche, avait envoyé dans cette ville, cinq cents fusiliers d'Aragon, sous les ordres du marquis de Lazan,

son frère aîné, pour défendre le passage de l'Èbre, de concert avec la population armée. Le pont était coupé. Les Français passèrent le fleuve sur des bateaux, emportèrent la ville, et prirent quelques anciennes pièces de canon que les habitans avaient exhumées. Après avoir rétabli le pont, qui devait servir à lier communication avec Pampelune, ils continuèrent leur marche sur Sarragoce.

Instruit du passage de l'Èbre, le général Palafox alla au-devant de l'ennemi, à la tête de neuf mille hommes de nouvelle levée, moitié armés et sans discipline, deux cents hommes de cavalerie de ligne, et huit pièces servies par d'anciens canonniers, mais mal organisées pour le service de campagne. Il prit position à Mallen, sur le ruisseau de Huecha. Le 13, l'armée française fut en présence. Le feu d'artillerie et de mousqueterie dura peu de temps. Les Aragonais ne purent pas résister à une charge vigoureuse des lanciers polonais. Ils furent enfoncés et mis en dé-

justin de pape de l'ou, le g. jalapa
 alle au der ant de l'ou au a la tête
 de 9,000 h. de nouvelle levée, ^{la armée et dans de la plaine} de deux états
 hommes de cavalerie de ligne et de huit
^{seraient par d'autres commandants mais en possession}
^{puiss mal organisés plus la croix de}
 campagne. il fut position à Malabar sur
 le ruisseau de Raucha. le 13, l'armée
 française fut en garnison. ~~une charge d'essai~~
 une de feu d'artillerie et de mousquetiers
 dans un de temps. ~~une charge d'essai~~
 ne pouvant pas résister à une charge vigou-
 reuse de l'armée indienne. ils furent refou-
 lés et mis en déroute. cinq pièces de canon
 tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Ces braves combattants ne manquaient ni
 de dévouement ni de courage. ils ont prouvé
 depuis à l'Europe qu'ils savaient les servir
 pour la patrie et l'indépendance. mais ils n'a-
 vaient pas encore effer cette occasion ni l'honneur
 qui venait de leur offrir. les forces indien-
 nes

de plus contraindre les indiens à la même (l'indien)

il y avait dans l'armée deux rég. d'inf. et deux
 rég. de cav.

un a dit que jalapa avait été tenu
 pour avoir affronté l'armée victorieuse de
 plumes à la tête de plusieurs rég. d'inf.
 plumes. le nombre de plus le nombre de
 soldats. il y avait plusieurs hommes de
 discipline et de moralité.

pour les rendre plus disponibles et plus nombreux.
 ils n'étaient pas habitués aux manœuvres. ils
 n'étaient pas habitués contre l'ennemi.
 morale que leur. l'absence de discipline.
 on ne met pas immédiatement en campagne
 de troupes si jeunes devenues de soldats
 aguerris. la cavalerie, et surtout la
 cavalerie armée de lances est l'effet de
 troupes de nouvelle levée. le sabre indien
 fléchit à deux fois, le lance abîmé à
 trois fois. le harnais, le cuirasse, les obstacles
 ne peuvent résister le feu.



route ¹. Cinq pièces de canon tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Certes, les Aragonais ne manquaient ni de dévouement ni de courage. Ils ont prouvé depuis à l'Europe qu'ils savaient mourir pour la patrie et l'indépendance. Mais ils n'avaient pas encore appris cette ordonnance militaire qui réunit en une seule masse les forces individuelles, pour les rendre plus disponibles et plus terribles. Ils n'étaient pas exercés aux manœuvres. Ils n'étaient pas cuirassés contre l'impression morale que cause l'approche du danger. On ne met pas impunément en campagne des troupes si jeunes devant des soldats aguerris. La cavalerie, et surtout la cavalerie armée de lances, est l'effroi des troupes de nouvelle levée. Le sabre frappe à deux pas ; la lance

¹ On a dit que Palafox avait été téméraire pour avoir affronté l'armée victorieuse de l'Europe à la tête de paysans sans discipline. Heureuses les nations où, dans les bouleversements politiques, il se trouve plusieurs hommes capables de pareilles témérités !

atteint à vingt pas. Les haies, les buissons, les obstacles ne peuvent soustraire le fuyard.

L'ARMÉE française ne s'arrêta pas après la victoire. On voulut en vain lui disputer le passage du Xalon. Le 14, elle s'empara d'Alagon. Le 16, elle était aux portes de Sarra-gocce. Le feu s'engagea dans les plantations d'oliviers qui sont autour de la ville. Les Aragonais rentraient en désordre dans l'enceinte de leurs murailles. Un bataillon français osa les suivre, et s'avança, par la grande rue du Corso, jusqu'à Santa-Ingracia. Il n'éprouva pas une grande résistance; mais voyant les dispositions de défense, il craignit qu'on ne voulût attendre qu'il eût pénétré plus avant pour l'envelopper. Ici les lances des Polonais eussent été impuissantes; l'ordonnance des vieilles troupes n'eût plus servi à rien, quand il eût fallu se rompre et se morceler pour attaquer et vaincre.

La retraite du bataillon français redoubla

l'audace du peuple de Sarragoce, et fut le signal de la défense. Vingt-quatre heures suffirent pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main.

SARRAGOCE, qui tient son nom des Romains, est assise au bord de l'Èbre, dans une plaine vaste et fertile, au milieu de bosquets, de vignes, de champs d'oliviers, de jardins et de maisons de campagne. Le talus de la vallée commence à s'élever à quatre cents toises du fleuve. Un plateau appelé Monte-Torrero domine la ville à dix-huit cents toises. Le canal d'Aragon coule au pied du plateau, et presque parallèlement au fleuve. Un faubourg plus bas que la ville est à la rive gauche. Un beau pont de pierre communique de Sarragoce au faubourg.

La ville est enceinte d'un mur de dix pieds de hauteur et de trois pieds d'épaisseur, bâti en briques et en moellons. Un chemin planté d'arbres longe ce mur dans presque toute son